

A vibrant, stylized illustration of a young boy with blonde hair, wearing a white short-sleeved shirt, dark suspenders, and striped trousers, standing in a museum. He is surrounded by various taxidermied animals: a large bear on the right, a deer, a rabbit, a leopard, a cheetah, a zebra, a giraffe, a swan, a rhinoceros, a fox, and a purple parrot. The background features a red wall with a decorative border and a large window. The title 'CARMIN' is prominently displayed in large, bold letters, with 'LE GARÇON AU PIED-SABOT' below it. The publisher's name 'SEUIL' is in the bottom left corner.

AMÉLIE SARN

CARMIN

LE GARÇON AU PIED-SABOT

SEUIL

CARMIN

AMÉLIE SARN

CARMIN

LE GARÇON AU PIED-SABOT

Tome 1

SEUIL

Ce roman a été publié avec l'aide du CNL.

Illustration de couverture : Djilian Deroche

© 2020, Éditions du Seuil,
57, rue Gaston-Tessier, 75019 PARIS
ISBN : 979-10-235-1325-7

www.seuiljeunesse.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

*À mes garçons,
Avec tout mon amour.*

L'ALCHIMISTE PARACELSE associe un certain nombre de créatures féeriques aux quatre éléments : « les nymphes, *nymphae*, filles de l'eau ; les fils de la terre, lémures, qui habitent sous les montagnes ; les esprits de l'air, *gnomi* ; les génies du feu, *vulcani*. Ils viennent au monde comme les insectes formés dans la fange » (Paracelse, *La Grande Astronomie*).

CHAPITRE 1

Thimolas

LA JOURNÉE QUI ALLAIT définitivement changer la vie de Carmin commença comme n'importe quelle autre.

Lever à cinq heures trente. Toilette, bourrades et insultes des plus grands, course au petit trot dans la cour de l'orphelinat, corvées habituelles, leçons, repas et nouvelles corvées. Carmin avait tout fait pour terminer plus vite et avait profité du temps gagné pour aller se réfugier dans sa cachette favorite.

Recroquevillé sur lui-même, les genoux contre la poitrine, il voyait des toits à perte de vue. Gris et noirs, émergeant d'un brouillard épais et verdâtre qui faisait penser à la soupe de pois qu'on leur servait chaque soir. Le vacarme de la ville montait jusqu'à son refuge, à peine assourdi : les grincements et claquements des machines à engrenages des innombrables usines, le grondement des moteurs à charbon, les hennissements aigus des chevaux et les cris des livreurs énervés.

Carmin ferma les yeux pour essayer de se couper du brouhaha. Mais l'odeur de caoutchouc brûlé et d'huile de graissage s'obstinait à le maintenir dans la réalité.

Il devait être patient, il le savait.

Dès qu'il en avait l'occasion, ce qui était rare, Carmin se réfugiait sur la terrasse aménagée sous la citerne de récupération des eaux de pluie qui permettait aux enfants de l'orphelinat de prendre une vraie douche presque une fois par mois. Il avait découvert là, derrière un parapet, un renforcement dans lequel il se glissait. Il devenait alors invisible et c'était exactement ce qu'il désirait.

Voilà, ça venait... Les images commençaient à envahir son esprit. Un grand espace verdoyant, puis une falaise rocheuse, haute, impressionnante. Lorsqu'il s'en approchait, certaines pierres semblaient scintiller au soleil. Carmin s'attardait sur cette vision apaisante avant de passer à la suivante. Parfois, il avait même la sensation d'un vent tiède sur ses joues.

Ensuite, apparaissaient des arbres à l'écorce rugueuse et aux racines moussues, aux frondaisons mouvantes à travers lesquelles passaient les rayons du soleil. Et cette odeur ! Champignons et fraises des bois. Ce sont les mots qui lui venaient à l'esprit. Il n'avait pourtant jamais vu de fraises des bois et les seuls champignons qu'il connaissait étaient ceux qui se propageaient comme une maladie dans les caves de l'orphelinat.

D'ailleurs, il n'avait jamais vu de falaise, pas plus que de forêt. Alors d'où lui venaient ces images si

réelles ? Peu importait, elles lui appartenaient et lui permettaient de s'évader de cette vie qu'il détestait tant.

Pourtant, il savait que la majorité des enfants de Linn avaient beaucoup moins de chance que lui. L'orphelinat Cuthbertina-Sainte-Alliance, du nom de sa fondatrice et directrice, se donnait la peine de nourrir ses pensionnaires et même de leur accorder quelques cours : lecture, calcul et maintien. Il y avait aussi les corvées obligatoires, bien sûr. Celle du charbon était la pire, tout de suite après le récurage des fosses d'aisances, mais ce n'était rien comparé au sort de ceux qui, dès l'âge de huit ans, se retrouvaient à l'usine ou en apprentissage auprès de patrons cruels et brutaux.

Cependant, le plus gros problème de Carmin n'était ni la corvée de charbon ni le nettoyage des latrines. C'était Thimolas et sa bande.

Thimolas était le plus grand de l'orphelinat. À treize ans, il dépassait d'une tête M. Guerolieu, le professeur de calcul. Il avait des épaules larges auxquelles sa tête semblait directement attachée. Et son passe-temps favori était de brutaliser les plus petits que lui. En particulier Carmin.

Du plus loin qu'il se souvienne, Carmin avait toujours été la cible favorite des moqueries et sévices de Thimolas. Dès qu'il l'apercevait, ce dernier semblait pris d'une frénétique envie de lui courir après, de le bloquer dans un coin et de l'humilier ou de le frapper. Carmin dépensait beaucoup d'énergie

pour l'éviter ou ne le croiser qu'en présence d'un adulte.

Hélas ! il n'y arrivait pas toujours.

La raison pour laquelle Thimolas n'avait pas encore été adopté – terme auquel tenait Mme Sainte-Alliance alors qu'en réalité il s'agissait plutôt d'une vente – était mystérieuse. Peut-être était-il trop rustre pour la clientèle délicate de l'orphelinat ?

Trois fois par an se déroulait ce que la directrice nommait « La Parade ». Cuthbertina Sainte-Alliance aimait baptiser les gens, les choses et les événements. C'était d'ailleurs elle qui décidait du patronyme de chaque pensionnaire à son arrivée, même s'il en avait déjà un.

Lors de ces Parades, tous les enfants se mettaient en rang dans la salle du réfectoire, torse nu. Ils devaient rester parfaitement silencieux et immobiles pendant que les acheteurs potentiels les examinaient, leur tâtaient les bras et les jambes, leur soulevaient la lèvre supérieure pour découvrir leurs dents. Puis Mme Sainte-Alliance en autorisait certains à parler pour répondre aux questions des intéressés.

L'orphelinat Sainte-Alliance avait très bonne réputation et on venait de très loin pour y chercher un enfant. Mme Sainte-Alliance était un membre apprécié de la bonne société de Linn. Lors de ses mondanités, elle ne manquait jamais une occasion de vanter sa petite entreprise. On y savait les sujets pas trop mal nourris, en assez bonne santé et à peu près capables de lire, écrire et compter. Ce qui était très utile quand on cherchait un domestique de maison qui ne res-

semble pas à un garçon d'écurie ou à un pauvre hère tout droit sorti des égouts. Il arrivait même que des orphelins deviennent secrétaires personnels d'un maître de maison ; c'était évidemment un rêve que tous les pensionnaires partageaient.

Parfois, les plus jeunes étaient réellement adoptés pour devenir les enfants d'un couple. Mais dès que l'on dépassait l'âge fatidique de cinq ans, ce n'était plus une option envisageable. C'était l'activité la plus rentable de l'affaire de Mme Sainte-Alliance car les nourrissons en particulier se négociaient très cher.

Carmin savait qu'il ne serait jamais choisi ; pourtant, Mme Sainte-Alliance l'obligeait à participer à toutes les Parades. Et presque à chaque fois, il était l'objet de murmures, de grimaces dégoûtées ou de ricanements. La dernière fois, un homme bedonnant était venu accompagné de son épouse et de sa sœur. Toutes deux avaient tourné autour de Carmin pendant un long moment en pouffant et en se chuchotant à l'oreille. La plus jeune, la sœur, avait tendu la main et touché la marque rouge sur le torse de Carmin. Elle avait aussitôt retiré les doigts comme si elle s'était brûlée avant de glousser comme une pintade du marché aux volailles.

Tout le long de cette inspection, Carmin avait gardé les yeux baissés.

Et le soir, au dortoir, il avait dû écouter les autres se rejouer la scène jusqu'à ce que Victorin, le surveillant, mette un terme au chahut.

Carmin rouvrit les yeux et soupira. Il allait bientôt devoir sortir de sa cachette. S'il restait absent trop longtemps, Victorin s'en apercevrait et prévendrait la directrice ; laquelle, sans nul doute, lui ferait donner le fouet. Elle n'aimait pas en arriver là, répétait-elle, mais c'était pour le bien des enfants eux-mêmes, car ils devaient comprendre que l'on attendait d'eux une obéissance totale. Quant à Victorin, il semblait grandement apprécier d'infliger ce châtiment ; il ne retenait jamais son bras.

Carmin profita encore un moment de sa tranquillité avant de se redresser prudemment en s'accrochant à la rambarde. Juste en dessous, c'était le vide. S'il tombait, il n'en mourrait peut-être pas, mais il aurait au moins les deux jambes cassées. Déjà que...

Alors qu'il enjambait le parapet, la voix trop familière de Thimolas retentit dans l'escalier qui menait au toit :

– Puisqu'on n'a pas trouvé l'autre boiteux, on va te faire ta fête à toi !

Des rires gras résonnèrent : ceux de ses acolytes qui devaient avoir le cerveau de la taille d'une fève.

Manifestement, ils s'étaient choisi un nouveau souffre-douleur.

– Aïe ! Lâche-moi ! criait celui-ci. Je veux pas monter ! Je le dirai à Victorin !

Cette pauvre menace provoqua l'hilarité de Thimolas.

– Hahahaha ! T'as raison, tiens, va le prévenir ! Il te mettra un coup de fouet rien que pour l'avoir dérangé !

Ils montaient l'escalier qui menait au toit. Instinctivement, Carmin se baissa et se recroquevilla dans sa cachette. Il avait reconnu la voix du petit Guilhem, qui ne devait pas avoir plus de six ans.

– Allez, vas-y, monte ! continua Thimolas. On va juste te faire jouer à un petit jeu.

Carmin savait très bien de quel jeu il s'agissait ; il en avait été la victime à plusieurs reprises. C'était même comme ça qu'il avait découvert son refuge. Thimolas et ses sbires allaient pendre Guilhem par le fond du pantalon au-dessus du vide et faire, à plusieurs reprises, semblant de le lâcher. C'était une expérience terrifiante, surtout quand on était petit et chétif.

Carmin serra les genoux contre sa poitrine. Il entendit un des garçons frapper Guilhem qui tomba et se mit à sangloter.

– Allez, relève-toi, boule de pus. Tu veux qu'on t'aide à coups de pied au cul ?

Carmin serra les poings. Il ne pouvait pas laisser Guilhem aux mains de ces brutes... Il voulut se lever mais ses jambes refusèrent de lui obéir. Tout seul, il n'avait aucune chance contre les trois brutes. S'il intervenait, Guilhem prendrait probablement ses jambes à son cou dès que l'attention de ses tortionnaires serait détournée – c'est ce qu'il ferait à sa place – et Carmin se retrouverait à leur merci.

– Aïe, aïe, tu me fais mal, gémit Guilhem.

– T'as qu'à te lever plus vite, crapaud de pissotière, tonna Thimolas.

Les jambes de Carmin se détendirent enfin et il risqua un œil par-dessus le parapet. Thimolas tenait Guilhem par les cheveux. Carmin se frotta le cuir chevelu. Il savait que ça faisait un mal de chien. Il soupira. Il lui suffisait de s'accroupir de nouveau et de ne pas faire un bruit. Quand Thimolas et les deux autres en auraient assez, ils laisseraient Guilhem tranquille.

Avec des bleus et la trouille au ventre...

Tout en se traitant d'imbécile, Carmin se leva en silence et enjamba le parapet. Les autres, trop occupés à secouer leur victime, ne le virent pas. Il ramassa un fragment de pierre qui s'était sans doute détaché lors de la grosse tempête de l'hiver précédent.

Il prit une inspiration, visa et lança.

Le projectile atteignit Thimolas exactement là où Carmin l'avait décidé : au beau milieu du front. Stupéfait par cet exploit qu'il n'avait pas prévu, Carmin se pétrifia quelques secondes. Suffisantes pour que Thimolas se reprenne, porte la main à son front, regarde ses doigts ensanglantés, pousse un hurlement de rage et jette Guilhem sur le côté pour se précipiter vers Carmin.

Qui ne lui échappa que de justesse.

– Attrapez-le ! rugit Thimolas.

Les deux lourdauds qui ne le quittaient jamais s'élancèrent à leur tour. Carmin traversa la terrasse en slalomant entre les traverses de ferraille rouillées qui jonchaient le sol. Mais Thimolas était moins bête qu'il en avait l'air – peut-être que la colère décuplait son instinct de chasseur –, il avait contourné la citerne

en quatre enjambées et se retrouvait maintenant face à Carmin, dos à la seule issue.

Ses acolytes, eux, bloquaient toute possibilité de repli au garçon. De toute façon, il n'aurait pas pu aller loin dans cette direction. Quant à Guilhem, il avait filé.

Thimolas éclata d'un ricanement sinistre et fit claquer ses bretelles.

– Ah, ah ! Tu es coincé, le boiteux, et tu vas me le payer !

Le sang sur son front avait déjà séché.

Pris au piège, Carmin regarda autour de lui, puis ferma brièvement les paupières. Il sentait qu'il allait regretter de s'être mêlé de cette histoire. D'ailleurs, il le regrettait déjà. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Pour une fois que ces débiles lui fichaient la paix...

Les poings sur les hanches, un sourire mauvais aux lèvres, Thimolas fit un pas en avant.

– Qu'est-ce que je vais bien pouvoir te faire, aujourd'hui, le rouge ? T'enfoncer la tête dans les latrines ? Non, trop banal. Te mettre un oreiller sur le visage et m'asseoir dessus ? T'as pas aimé ça, la dernière fois, si je me souviens bien. T'enfermer dans la cave à charbon avec un bâillon sur la bouche pour que personne ne t'entende hurler ? Non, tu dois être sévèrement puni pour ce que tu as osé faire. Très sévèrement. Je vais te casser les genoux. Oui, c'est une excellente idée. Comme ça tu boiteras encore plus bas !

Tout en parlant, Thimolas avait continué d'avancer. Carmin, lui, était resté parfaitement immobile. Il

entendait son cœur battre dans ses oreilles et Thimolas était maintenant si proche de lui qu'il sentait l'ail de son haleine. La brute passait son temps à chaparder des gousses à la cuisine et en mâchait à longueur de journée.

La respiration de Carmin s'accéléra.

Soudain, alors que Thimolas tendait la main vers lui, il se plia en deux, posa les mains au sol et se faufila entre ses jambes. L'autre ne s'était pas attendu à ça ; déséquilibré, il tomba sur les fesses en jurant.

Carmin se redressa, fonça sur la porte entrouverte et dévala l'escalier quatre à quatre. Mais Thimolas, plus enragé que jamais, était déjà sur ses talons.

Carmin fila à toute vitesse dans le couloir. En tout cas aussi vite que son pied handicapé le lui permettait, c'est-à-dire, pas assez...

Là, dans la salle de classe, une lumière était allumée. Il savait que s'il interrompait un cours, il subirait les foudres de Mme Sainte-Alliance et le fouet de Victorin, mais il préférait largement ça à l'alternative que lui proposait son poursuivant.

Il n'était plus qu'à quelques pas...

La main de Thimolas s'abattit sur son épaule.

Les deux garçons roulèrent à terre dans un grognement.

Carmin se débattait comme un forcené mais Thimolas était beaucoup, beaucoup plus fort que lui. Un poing s'écrasa sur son nez, un genou s'enfonça dans ses côtes, des doigts se refermèrent sur son oreille et l'arrière de son crâne rebondit sur le carrelage.

Des étoiles se mirent à danser devant ses yeux
comme pour le narguer.

Décidément, il regrettait amèrement de s'être mêlé
de ce qui ne le regardait pas.

CHAPITRE 2

Les visiteurs

LA VOITURE À VAPEUR roulait au pas dans les rues encombrées de carrioles et autres voitures à cheval en crachotant une fumée noire. Au volant, une femme, enveloppée d'un grand manteau de fourrure et coiffée d'un casque de cuir muni de lunettes, tirait nonchalamment sur un long porte-cigarette. Sa bouche était peinte en rouge. À côté d'elle, un homme coiffé du même casque lissait sa moustache luisante en accordant un regard méprisant aux badauds qui les suivaient des yeux depuis le trottoir.

– J'croisais que c'était Mme Van Coppenholle, mais j'me suis trompée, chuchota la femme de l'épicier.

– Sûr qu'on les a jamais vus, ceux-là, opina le maréchal ferrant.

C'est qu'on n'en voyait pas souvent des voitures à vapeur dans cette partie de la ville. Elles quittaient rarement les beaux quartiers où habitaient les Grands Propriétaires, en périphérie de Linn.

Les Grands Propriétaires formaient une caste à part, constituée d'une dizaine de familles qui possédaient toutes les usines alentour. L'aciérie, les filatures, la fabrique de caoutchouc, la société minière, les industries chimiques...

Les fabriques qui dressaient leurs cheminées au-dessus des toits de la ville travaillaient nuit et jour pour enrichir ces familles déjà extrêmement aisées et leur permettre de déambuler en voitures à vapeur, d'entreprendre de grands voyages en paquebots, de manger les mets les plus délicats provenant du monde entier et de se faire tailler de magnifiques robes et costumes dans des textiles élégants et fragiles.

– Mais si, je les ai déjà vus, moi ! Dans la gazette ! s'exclama une ouvrière qui avait travaillé à la grande filature jusqu'à ce qu'une machine lui écrase la main droite. Elle exerçait maintenant le métier de coureuse de rempart.

– Et alors, c'est quoi leur nom ?

– Ah, ben, j'sais plus, moi, soupira la femme. C'est des riches, quoi ! Et on dirait bien qu'ils vont à l'orphelinat.

Elle avait raison. La voiture s'arrêta devant le grand perron noirci et ses occupants en descendirent, laissant leur automobile au milieu de la chaussée. La carriole de livraison de charbon qui roulait derrière eux se retrouva bloquée mais ils ignorèrent avec superbe les vociférations du conducteur. La femme tendit sa main gantée et tira énergiquement sur la corde reliée à la cloche de l'orphelinat.

Il fallut un moment avant que la lourde porte s'ouvre sur Adonis, le concierge de l'orphelinat. Rarement prénom avait été plus mal porté : il était bossu et avait les jambes torves ; son nez ressemblait à une pomme de terre germée et ses cheveux gris à des ficelles grasses. Il était impossible de lui donner un âge. On ne l'avait jamais vu s'en prendre aux orphelins qui, pourtant, le craignaient encore plus que Victorin. Et pour cause : aucun mot articulé ne sortait de sa bouche, il ne s'exprimait que par des grognements.

– Gléphirina et Calphurnius Powell, claironna la visiteuse. Nous avons adressé une lettre à la directrice pour lui annoncer notre venue.

Le bossu s'effaça pour les laisser entrer et, d'un signe de tête, les invita à attendre dans le hall. Puis il disparut derrière une porte dérobée.

Le hall était assez grandiose. Pensé pour impressionner les visiteurs, potentiels acheteurs d'enfants à qui Mme Sainte-Alliance donnait le titre de mécènes, ses hauts murs étaient couverts de tableaux représentant les dignes et sévères ancêtres de la directrice. C'est du moins ce qu'elle affirmait. Deux petits sièges en tapisserie y avaient été disposés mais personne ne s'y asseyait jamais car ils étaient tellement courts sur pattes que leurs usagers y auraient immanquablement eu l'air ridicules.

Un long moment s'écoula.

Gléphirina Powell, très raide, commença à tapoter la pointe de sa bottine sur la pierre grise du sol. Calphurnius Powell, les mains dans le dos, se mit à faire les cent pas.

– J’espère que cette fois sera la bonne, marmonna-t-il.
– Bien sûr que oui, répliqua sèchement son épouse.
L’homme était catégorique.

– Oui, mais s’il a menti ? tenta Calphurnius. Il était ivre la plupart du temps. Il a pu se tromper ou nous raconter des salades. Souviens-toi, la dernière fois...

– Tais-toi ! Ne me parle plus de ce charlatan qui nous a menés en bateau. Cette fois, je suis sûre que nous touchons au but.

Un sourire éclaira le visage de M. Powell, lui remontant les moustaches.

– Tu te rends compte de ce que nous allons enfin réaliser, mon couleuvreau irisé ! Nous serons les premiers à...

Les deux battants d’une immense porte s’ouvrirent sur une femme svelte et de haute taille. Elle portait une longue robe noire ; une mantille de dentelle assortie couvrait ses cheveux blancs tirés en arrière. Son visage semblait taillé à la serpe ; la forme de son nez rappelait celle d’un bec de rapace.

Elle avait les mains croisées devant elle et souriait aimablement.

– Monsieur et madame Powell ?

Cette dernière l’observa en plissant les paupières.

– Vous êtes la directrice de cet établissement ?

– Tout à fait. Mme Sainte-Alliance. Et vous, vous êtes monsieur et madame Powell et vous désirez adopter un jeune garçon, c’est bien cela ? Dans votre courrier, vous requériez un jour de visite particulier et

affirmiez être prêts à vous montrer très *généreux* avec notre institution caritative.

Elle ne quittait pas des yeux son interlocutrice et avait volontairement insisté sur le mot « *généreux* ».

– Parfaitement, acquiesça Mme Powell. Nous ne pouvions malheureusement venir aux dates de visite officielles. Et nous sommes prêts à nous montrer plus que *généreux* avec votre *institution*.

Les deux femmes se jaugèrent tels des chats des rues prêts à se jeter l'un sur l'autre. Mme Sainte-Alliance finit par hocher la tête.

– Je ne vous attendais pas aujourd'hui. Votre courrier ne précisait pas le jour exact de votre venue. Je vais avoir besoin d'un moment pour réunir les garçons.

– Bien entendu, opina mielleusement Mme Powell.

Elle se tourna vers son mari, qui semblait n'attendre que son signal pour agiter le sac ventru qu'il tenait à la main.

– Notre contribution, minauda ce dernier.

Mme Sainte-Alliance sembla apprécier. Son sourire se fit même légèrement moins affecté. Et ses pupilles avaient-elles brièvement scintillé ?

– Veuillez me suivre, dit-elle.

Les Powell échangèrent un regard et lui emboîtèrent le pas.

– Arrêtez-vous immédiatement ! cria M. Dréville, le professeur de lecture, depuis l'encadrement de la porte de la classe.

Derrière lui s'agglutinait un groupe de petits à qui il était en train d'apprendre à reconnaître les lettres. Le vacarme les avait attirés dans le couloir et ils assistaient à présent à la raclée que Thimolas infligeait à Carmin.

M. Dréville était un homme malingre au teint jaunâtre, qu'il devait sans doute aux cigarettes de tabac noir qu'il fumait même pendant les cours. Il était inimaginable qu'il sépare les deux garçons ; c'était le travail de Victorin, pas le sien. On le payait déjà bien assez mal ; il ne souhaitait pas prendre en plus un mauvais coup.

— Arrêtez immédiatement ! répéta-t-il tandis que ses élèves chuchotaient de plus en plus fort et lançaient des paris.

À vrai dire, le suspense était faible. Carmin était en très mauvaise posture. Thimolas lui cognait la tête sur le carrelage et il était sur le point de perdre connaissance. L'immonde odeur d'ail dégagée par l'haleine de son adversaire n'arrangeait rien. Il s'agrippa à ce qui lui tomba sous la main et essaya de se dégager. Il entendit un craquement, puis un autre ; il donna un coup de pied avant de remonter le genou.

— Aaaaah ! gémit Thimolas en s'écartant brusquement pour porter la main à son entrejambe. Sale petite vermine !

Carmin se redressa et enfonça sa tête dans l'estomac de la brute, qui bascula en arrière. Mais Thimolas était solide sur ses jambes et, malgré la surprise, il ne tomba pas. En revanche, il dut écarter les bras pour garder l'équilibre et tous les petits éclatèrent de rire.

Ils n'avaient pas souvent l'occasion d'assister à un spectacle aussi drôle !

Thimolas était au milieu du couloir, le pantalon aux chevilles. Sa chemise pendait sur son caleçon long, jaunâtre et élimé, qu'il n'avait pas dû changer depuis longtemps.

Carmin, en se débattant, avait arraché les boutons de ses bretelles.

À l'orphelinat, les douches étaient communes et la pudeur n'était pas de mise. Mais Thimolas le costaud, Thimolas qui faisait régner sa loi, Thimolas que tous craignaient – y compris certains professeurs comme M. Dréville – était soudain tellement ridicule !

La mine éberluée, il voulut faire un pas en avant et s'étala de tout son long, faisant redoubler les rires. À quatre pattes, il tenta de remonter son pantalon. Puis il se releva, les poings serrés au niveau de la ceinture pour protéger ce qui lui restait de dignité.

Carmin aurait dû en profiter pour fuir et aller se cacher mais il n'avait pas bougé. Il était pétrifié comme un lapin face au renard. Sauf que le renard était momentanément aussi inoffensif qu'un petit agneau.

Ça ne durerait pas.

– Tous les pensionnaires en ligne au réfectoire ! vociféra alors une voix de stentor.

La silhouette massive de Victorin se découpait au bout du couloir. Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Au réfectoire, à cette heure-ci ? Le souper ne serait pas servi avant une bonne heure et demie et jamais on n'accordait de goûter aux orphelins. De

toute façon, le surveillant leur avait ordonné de se mettre en ligne... pourtant, la prochaine Parade ne devait pas avoir lieu avant un mois.

– Plus vite que ça ! tonna Victorin. Les derniers arrivés tâteront de mon fouet !

Sur ces mots, il tourna les talons pour aller appeler les autres enfants disséminés dans les autres salles de classe du bâtiment.

– Allons, allons, obéissez, glapit M. Dréville en agitant les mains. Vous avez entendu Victorin.

Thimolas, qui tenait toujours son pantalon à deux mains, serra les mâchoires et lança un regard noir à Carmin.

– Tu vas me le payer très cher, couille de têtard, siffla-t-il. T'en sortiras pas vivant !

Carmin sentit une boule obstruer sa gorge. Thimolas était du genre à mettre ses menaces à exécution.

CHAPITRE 3

Le grand saut

LES ORPHELINS, TORSÉ NU, étaient alignés au milieu du réfectoire, le menton relevé et les mains derrière le dos. Thimolas avait été autorisé à aller chercher un morceau de ficelle en cuisine pour s'en servir de ceinture. Guilhem, qui n'avait pas encore très bien compris comment il avait échappé à ses tortionnaires, se faisait encore plus petit qu'il ne l'était. La consigne était de rester parfaitement immobile et Victorin avait un œil d'aigle.

Des pas résonnèrent dans le couloir, puis la voix claire et acérée de la directrice s'éleva :

— Vous êtes sûrs que vous voulez tous les voir ? Vous n'avez pas une préférence d'âge ? Ou de corpulence ?

— Nous préférons juger sur pièce, lui répondit Mme Powell. On nous a beaucoup vanté votre établissement.

— Vous m'en voyez flattée.

Quand le trio entra dans le réfectoire, les enfants ne cillèrent pas. Malgré leur curiosité, ils se gardèrent bien de tourner la tête ne serait-ce que d'un millimètre.

Mme Sainte-Alliance marqua une pause et examina d'un œil appréciateur sa petite armée rangée du plus jeune au plus âgé. Quarante-six orphelins... ce n'était pas rien et elle tirait une fierté personnelle de leur excellent maintien. Ils avaient rarement été plus nombreux ; seulement une ou deux fois, ces vingt dernières années, l'institut avait hébergé un peu plus de cent pensionnaires.

Il y avait aujourd'hui beaucoup de petits entre trois et six ans, ce qui était parfait, et une majorité de six-dix ans. Malheureusement, il restait encore quelques grands dont ce terrible Thimolas qui allait atteindre ses treize ans et qu'elle n'avait pas réussi à caser.

Mme Sainte-Alliance ne lui avait pas encore annoncé qu'il partirait travailler à l'aciérie à la fin de la semaine. Elle récupérerait évidemment une partie de son salaire pendant les dix premières années – les papiers étaient signés avec le contremaître –, mais ça restait une très mauvaise affaire. Elle haussa imperceptiblement les épaules ; toute entreprise faisait parfois de mauvais investissements.

Elle songea aussi à ce garçon dont elle savait pertinemment qu'il ne trouverait jamais preneur : Carmin. Quand elle avait découvert son infirmité, sa première pensée avait été de s'en débarrasser ; cependant, une petite voix lui avait soufflé de n'en rien faire. Son instinct lui avait murmuré qu'il n'était pas banal et

que peut-être un jour, elle trouverait le moyen d'en tirer profit. Où était-il, d'ailleurs, ce gamin ? Elle ne le voyait pas dans les rangs. Il ne passait pourtant pas inaperçu, surtout sans sa chemise...

Elle fronça les sourcils et jeta un coup d'œil courroucé vers Victorin qu'elle regretta de ne pouvoir interpellier devant ses visiteurs.

Après avoir reçu leur lettre, elle s'était demandé où elle avait entendu leur nom. Ils étaient manifestement riches – la sacoche ventrue qu'ils avaient apportée le confirmait –, mais ce n'étaient pas de Grands Propriétaires de Linn. Elle avait fini par découvrir que, dans la haute société, on les surnommait les Chasseurs ; elle avait même trouvé plusieurs articles concernant leurs exploits dans la gazette. On y évoquait cependant avec un brin de condescendance les origines de Mme Powell, fille de maquignon, les goûts vestimentaires discutables de son époux et leur choix de vie à la campagne, autrement dit leur manque de raffinement et d'intérêt pour les affaires et l'industrie. Autant de péchés mortels aux yeux des Wandelaincourt, des Parisot-Valette et autres Van Coppenholle, les familles dominantes de Linn.

Néanmoins, il était hors de question que Cuthbertina Sainte-Alliance ternisse la réputation de son établissement en faisant remarquer l'absence d'un de ses pensionnaires. Elle réglerait cette affaire plus tard et, de toute façon, Carmin n'avait aucune chance d'être choisi.

Elle s'éclaircit la gorge.

Remerciements

À Jules pour ses conseils sévères et efficaces et pour ses idées toujours inspirantes (merci en particulier pour le dirigeable) ; à Ondine, ma lectrice préférée ; à Robin pour sa force de caractère et sa détermination qui m'impressionnent toujours ; à Marie-petit-Puck pour sa douceur et sa joie de vivre ; à Bruno et Manon, mes « écouteurs » (les soirs d'été dans le jardin) ; à Bruno encore pour avoir supporté mes humeurs qui oscillaient entre « Je n'y arriverai jamais » et « je suis un génie » ainsi que pour les noms de Chapline et Rossignol ; à Florian, mon meilleur « partenaire de squash », toujours présent pour me permettre de rebondir quand je suis bloquée (je compte sur toi pour le T2) ; à Fred et Christian pour leur soutien indéfectible et à Lucien parce que... c'est Lucien et qu'il est toujours là pour moi.

Un merci particulier à Maia L., la toute dernière lectrice du manuscrit, dont l'avis éclairé m'a permis de trancher un certain nombre de questions cruciales.

À Thomas, mon éditeur préféré, accoucheur et mécanicien littéraire hors pair.

Sans oublier Patafoin et Jean-U !

Et aussi Oliver, David, Philéas, John et Pearl, Ismaël, Queequeg, Edmond, Harry, Hermione, et tant d'autres...

Je vous remercie de tout cœur, vous tous, sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour.

Retrouvez Amélie Sarn sur Instagram :

 /ameliesarn